

STANCES

Reproduction interdite

Du même auteur  
aux Editions de la Coopérative

SONNETS

BALLADES

LA PART DE FRAGILITÉ  
(roman)

Reproduction interdite

GERMONT

# STANCES



La Coopérative

Reproduction interdite

© Editions de la Coopérative, Paris, 2016.  
[www.editionsdelacooperative.com](http://www.editionsdelacooperative.com)  
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

# STANCES

Reproduction interdite

## SUR UN LIVRE

Hélas, ami de mes poèmes, comme tu t'en vas  
Sans cesse, comme tu avances, enivré de volonté.  
Jamais tu ne t'arrêtes, sinon peut-être à mon côté,  
Quand ta dormante beauté me confie son message.

Comment donc trouver la paix, loin de ton souffle apaisé ?  
Tant que tu me fais défaut, je ne sais où est ma vie  
Et chaque objet sous mes yeux, privé de ton regard tranquille,  
Me semble comme un dormeur inquiet qui ne parvient pas à rêver.

Vois ce livre : à quoi bon pencher sur lui mes yeux sans courage,  
Jamais ses mots ne s'animeront de ta voix bien-aimée.  
Il repose dans le silence de ma présence dédaignée,  
Aussi fragile et pesant que mon triste corps mêlé d'âme.

Pourtant, docile à mes doigts sur la page, à mon faible regard,  
Comme un vaisseau au premier vent qui résonne sur la mer,  
Il m'emporte dans la paix audacieuse et les calmes tempêtes  
D'un pays dont l'horizon jamais ne lasse le voyage.

Je le retrouve alors comme ma vie même – âme et corps,  
Jour dans la nuit, rêve éclatant dans les ténèbres de la chair,  
Plongé tel l'île divine dans l'ombre ou la lumière  
Au gré de son amour qui la presse dans ses bras d'or.

Enchanté comme au cœur de ses songes invincibles,  
Mon corps s'arrête, inconscient de son souffle pesant,  
Mais plus loin dans sa paix qu'après une course haletante  
Il savoure un été dont les fruits éternellement mûrissent.

Ce livre est-il donc ici ou ailleurs ? fils de ce moment  
Comme nous ou bien, étrange exilé, miroir d'un autre ciel ?  
Miracle que nous touchons de nos doigts distraits,  
Il ouvre à qui veut le croire une nouvelle existence.

Certes la vie ne cesse de prendre des formes nouvelles  
Et les femmes par leur amour peuvent donner naissance  
A une présence prête à son tour à façonner le temps.  
Mais lui, héritier des dieux, vainc les siècles.

Vaine grandeur ! Comme tout esprit il devra suivre son corps  
Et les siècles ne sont rien aux yeux aveugles du temps.  
Son long destin n'est qu'un regard plus insistant  
D'yeux depuis longtemps noyés dans l'ombre de leur mort.

A quoi bon alors cette unique vie consumée  
A parfaire le chant qui épuise la voix ?  
Mieux valait chercher l'oubli que trouver ce désespoir  
De mourir plus longtemps, dieu dont la coupe s'est brisée.

Regarde-le pourtant, prends-le dans ta main attentive.  
Le miracle est intact. Tu entres dans un éternel instant  
Où même la mort est accueillie, tu le tiens fermement,  
Comme une coupe fragile débordant d'ambrosie.

La mort n'est qu'une larme sur la joue de la vie,  
Vite effacée par un baiser du dieu qui nous pardonne.  
Dans le poème le voici déjà qui s'approche,  
Emplissant de son souffle l'infinité du rythme.

O livre, tu es digne du cruel amant qui nous comble,  
En ta perfection tous les instants trouvent leur place égale.  
Tu n'es pas fini si tu es détruit dans l'apparence de l'âge  
Mais si la beauté confond en toi tous les chemins du monde.

Ange, tu te dresses comme une statue merveilleuse.  
Qu'importe que tu aies été impérieux et brutal ?  
Tu es beau, et ainsi tu entraînes vers ton idéal  
L'âme humiliée qu'exalte ta forme orgueilleuse.

C'est un désespéré sans doute qui t'a créé,  
Comblé par le bien et le mal que tu réconcilies.  
Mais c'est à la confiance dont tu es la victoire paisible  
Qu'il s'est donné, non au malheur injustifié.

Réfugié en toi, quelles heures n'a-t-il pas connues  
Apaisant dans ton harmonie son souffle bouleversé !  
Puisse-t-il ne pas quitter à contrecœur ta beauté  
Mais suivre la route obscure dont elle éclaire l'aventure.



Laisse à d'autres le désespoir, l'inutile souffrance,  
Ne maudis pas le monde que ton amour a créé.  
Pourquoi plonger dans les tourments ceux qu'un dieu a sauvés  
Quand tu peux adoucir la solitude de leur attente ?

Vie merveilleuse au milieu de la vie  
Tu offres tes chants que l'on peut réentendre,  
Ton pays où l'on peut retourner librement,  
Et tu profiles sur le passé la belle ombre de l'avenir.

Les siècles passent, les foules indifférentes l'oublient,  
Mais le livre garde son pouvoir : la vie n'a pas changé,  
Nous avons toujours besoin d'air pour respirer,  
D'amour pour espérer, de patience pour attendre notre ami.

Il reste à jamais le conquérant de cet instant précieux  
Qu'il a orné comme un palais où nous reposer.  
Même les hautains garçons, intemporels, peuvent se pencher  
Sur son miroir, sûrs d'y trouver un regard pour leurs yeux.

Le monde est soutenu à chaque instant par la poésie.  
Ces admirables humains, même s'ils dédaignent sa présence,  
Vivent dans le langage qu'ont composé pour eux ses chants  
Et trônent au banquet dont ils ont dressé les tables divines.

Active beauté, ne désespère donc jamais de ton printemps !  
Comme l'humanité sans cesse invente de nouveaux visages  
De nouveaux poèmes s'épanouissent, fruits du vent dans les arbres,  
Et nourrissent de leur jeunesse le dieu éternel du temps.

Garçon invulnérable, jamais ennuyé de trop de regards,  
Poème écrit pour en tomber amoureux,  
Tu seras toujours fidèle au rendez-vous bienheureux  
Qui seul justifie l'attente de la vie inlassable.

On dit que la déesse exauça la folle prière  
De l'amoureux d'une statue belle à mériter la vie.  
Si nous suivons le chemin de la beauté qui nous désire,  
Ne connaissons-nous pas à notre tour une naissance immortelle ?

J'ai dressé la statue en l'honneur de l'espoir,  
Transmuant la dure matière en visage souriant.  
Maintenant donne-lui ton souffle, heureux vivant,  
Embrasse pour les éveiller ses lèvres d'ivoire.

Reproduction interdite

## SUR LA VENUE DE MON AMOUR

Moi qui ai connu l'arrachement de ce que j'aimais,  
Moi qui me suis enivré de nostalgie et de désespoir,  
Moi qu'ont étreint la peur de mourir et la vie immortelle,  
Que suis-je tant que je suis seul ? Je n'existe qu'en toi.

Je ne sais comment m'habituer à ce monde imprévisible  
Où la douleur attend dans la pièce naguère illuminée  
Par ta beauté. Je cherche avec peine la puissance divine  
Qui me donnera le courage de fermer les yeux et d'aimer.

Sous la terre lourde de palais de l'orgueilleux Paris  
Le printemps frémit doucement, comme un dormeur impatient  
Sur le point de s'éveiller. Dans les parcs les statues brillent  
A l'ombre dorée des arbres, les dieux rient dans le silence.

Je me souviens, c'est dans ce même éveil printanier  
Que tu m'es apparu, fils très ancien de l'avenir.  
C'est à toi que j'ai toujours pensé  
A chaque rencontre, à chaque poème, à chaque instant de ma vie.

Maintenant je te revois dans ma mémoire inlassable,  
Tes gestes sont pour moi autant de souvenirs.  
Mes doigts tremblent vers ta chevelure sculpturale,  
Soudain ton sourire se rapproche et m'enivre.

Comme je te connais, reflet de mon miroir,  
Mon corps n'a d'autre forme que celle de tes baisers !  
Et je ne comprends pas ce que ton absence espère de moi,  
Sinon qu'il faut que je t'attende comme un étranger.

Toi qui m'embrasses, sache-le bien : l'amour n'aime que l'amour,  
Et sa tyrannie n'obéit qu'à la beauté cruelle.  
Il ne recherche que ceux qui lui ressemblent et le troublent  
Comme un reflet rebelle lui retournant ses flèches.

Mais tu es l'amour, ami à qui le miroir sourit,  
Et tes baisers sans crainte partent à la conquête de mes jours.  
Je reconnais en toi la douceur et la force divines,  
L'immortelle jeunesse contre quoi je suis sans recours.

Une autre fois tu es venu, mais pour me dire  
Que nous ne pourrions nous revoir avant très longtemps.  
Et j'ai vu se détourner ton regard assombri  
Et la nuit est tombée sur mes yeux impitoyablement.

Telle est ta loi d'amour cruelle :  
Me laisser seul, plein d'amertume et de désir.  
Et je compte follement les longues heures solitaires  
Alors que le temps coule comme de l'eau entre mes doigts malhabiles.

Mais rien n'échappe à l'amour, et loin de tes yeux  
Je sens encore le trait fatal dont ils m'ont transpercé.  
Même seul je te parle, oracle bienheureux,  
Et je ne suis que l'écho de ta présence désirée.

Vie et mort ne sont que des instants de l'amour  
Qui né dans l'ivresse s'avance vers l'oubli  
Où il repose, exténué de caresses, semblant sans recours,  
Avant de renaître en un seul regard de désir.

Ainsi, mon ami, à quoi bon me laisser seul  
Puisque le temps lui-même scande ta respiration ?  
Avant même que tu viennes, tu reposes déjà sur mon cœur  
Et mes bras étreignent l'ombre de ton corps plus vaste que le monde.

Comme sur le rivage la vague meurt puis s'apaise  
Sans cesse je m'élance vers toi de toutes mes forces.  
Toi seul donnes un sens à tous mes jours que je perds  
Et en moi je n'aime que le reflet de ton âme et de ton corps.

Pardonne-moi donc mon orgueil maladroit  
Et mes poèmes – un dieu fait un bien piètre humain.  
Les chants les plus précieux de la lyre sous les doigts  
Sont moins éloquents que la caresse de tes mains.

Je sais que seul compte le courage d'espérer  
Afin d'aider à construire l'harmonie du temps.  
Etre est notre seule action, dans ce monde sans cesse créé,  
Et t'aimer me donne la force d'être à jamais présent.

Seuls ceux qui sont simplement sont embrassés par la beauté,  
Car de leur pureté rayonne leur bonheur.  
Ainsi n'aie pas honte, toi qui sans arrière-pensée  
Indolemment sculptes l'air de tes gestes vainqueurs.

Tu es plus sage dans ta beauté brutale et innocente  
Que ceux qui interrogent et ennuient au lieu d'embrasser,  
Car grâce à elle l'amour seul désirable pour ton âme ardente  
Se communique, et ton pouvoir est justement exaucé.

Et c'est pourquoi tu es mon consolateur,  
Ami cruel, et le souvenir de ta bonté m'exalte.  
La conscience de ta présence apaise en moi tout malheur  
Et mon tourment s'alanguit en souvenirs favorables.

Il est plus aisé de descendre au labyrinthe du sommeil  
Avec sur son épaule le poids doux à la mémoire  
D'une main bien-aimée, et les lèvres plus volontiers se taisent  
Quand de profonds baisers les ont bercées tout le soir.

Parfois le sommeil fuit l'âme inquiète de bonheur,  
Mais votre ami alors vous rassure par ses paroles caressantes.  
Parfois aussi l'insomnie surprend votre nuit en son cœur,  
Mais même alors son souffle adoucit le silence.

Et parfois, alors qu'on désespère de solitude,  
Soudain votre ami vient contre vous sans un mot  
Et vous serre endormi dans ses bras taciturnes,  
Mêlant son souffle et ses rêves à votre repos.

Désirable printemps, maintenant je frémis  
A ta venue. Regarde, je ne dors pas,  
Mon être se donne tout entier à cet instant magnifique  
Où le temps me sourit et le destin m'embrasse.

Je me souviens de tant de souffrance et de bonheur,  
O mon ami, que je ne sais plus si je suis mort ou vivant.  
Viens m'emmener enfin, car de toi je n'ai pas eu peur  
Et j'ai appris en ton amour la divine confiance.

Laisse mes chants se dissiper dans tes baisers favorables,  
Il est temps désormais qu'à ton tour tu montres ta beauté.  
A chaque regard d'amour tu les reconnaîtras  
Comme en les écrivant patiemment je t'ai retrouvé.



## TABLE

Sur le silence de mon amour . . . . .	9
Sur le commencement de l'âge . . . . .	15
Sur un présent . . . . .	21
Sur ce qu'on peut savoir . . . . .	27
Sur une marche dans le mauvais temps . . .	33
Sur une nuit parisienne . . . . .	39
Sur les dangers du monde . . . . .	45
Sur la mort d'un être proche . . . . .	51
Sur un livre . . . . .	57
Sur la venue de mon amour . . . . .	63